

réformateur, n'a accepté, avec un désintéressement qu'il faut reconnaître, que le titre de président provisoire. La haute situation à laquelle Youen est arrivé par ambition, non par conviction, n'est pas celle à laquelle aspire cet ambitieux personnage. *Quo non ascendam ?* pense-t-il. Et son rêve, caressé depuis longtemps, connu de ceux qui suivent ses faits et gestes, c'est de restaurer une nouvelle dynastie dont il serait le premier empereur. Mais la Roche Tarpéienne est près du Capitole. Déjà les bombes meurtrières (16 janvier) lui montrent les dangers de la situation ; il est suspect aux réformateurs, exécré des Mandchous ; son existence est en perpétuel danger. Il a sur beaucoup de réformateurs l'avantage de connaître la Chine à fond ; mais ils ont sur lui celui de connaître les pays étrangers, qui, en fin de compte, sont appelés à jouer un grand rôle dans les destinées de la Chine. Somme toute, Youen est resté un vieux Chinois ; il ignore les beautés du parlementarisme et il agit sans consulter son premier ministre, ce qui le brouillera forcément avec l'Assemblée de Nan King ou celle qui la remplacera, Assemblée de convention, qui est loin de représenter les aspirations du pays. Pauvre Youen Che-k'ai !

Qui a-t-il devant lui ? dans le parti réformateur : Soun Ya-tsen, un Cantonais, élevé aux îles Sandwich, aujourd'hui âgé d'environ quarante-cinq ans, qui a étudié à Hong-Kong, connaissant l'anglais probablement mieux que le chinois classique, qui a exercé la médecine à Macao, et qui, lorsqu'il entend parler de réformes, s'enthousiasme, voyage en Amérique, en Angleterre, pour y porter la bonne parole ! En 1896, à Londres, alors qu'il passait dans Portland Place, en face de la Légation de Chine, Soun Ya-tsen, avait